



La signification sous observation: interpréter sur le champ ou
comprendre à la source?

Maurizio Candiotta

Esercizi Filosofici 5, 2010, pp. 124-148.

ISSN 1970-0164

<http://www2.units.it/eserfilo/art510/candiotta2510.pdf>

LA SIGNIFICATION SOUS OBSERVATION:
INTERPRETER SUR LE CHAMP OU COMPRENDRE A LA SOURCE?*

Maurizio Candiotto

A Swietlana – et Sylvestre avec, bien entendu

Dummett's objection against Quine's semantic holism is that holism renders incomprehensible how communication is possible, whereas the task of a theory of language is just to provide an explanation of it. One can wonder, however, whether this is genuinely so for Quine too. The models of theory of language build by each of the two philosophers, in facts, do differ in nature. This difference, in turn, is rooted in an even deeper one as to the very way they conceive of the activity of describing the practice of speaking a language: it is the stance they take, respectively, in undertaking their descriptions that determines their different outcomes. Quine's explanation of communication fails just because he was never at home when dealing with it; it is therefore no surprise that finally he cannot help dropping it.

* La toute première version de cet article fit l'objet d'un exposé oral au séminaire des doctorants de l'Université de Genève en mai 2003. Je remercie M. Pascal Engel pour ses remarques à une version successive et plus encore de m'avoir donné, jadis, le déclic pour entreprendre le travail du tout en me faisant observer que ma théorie de l'analyticité, exposée dans *Il significato tra l'uso e la sua descrizione* ("Epistemologia", 2007/XXX/2), ne surmontait pas, par ses propres forces, la critique que Quine fait de la notion d'énoncé analytique. Cet article voudrait donc 'en finir avec le holisme' – et surtout avec ce qui rend possible son adoption, en montrant que le holisme, en fait, n'est lui-même *pas* possible.

0. Sens, compréhension et analyticité.

Dans le chapitre de Frege. *Philosophy of Language* portant le titre ‘anglemand’ de *Original Sinn*, Michael Dummett compare le modèle quinien de théorie du langage au fregéen dans le but d’établir si «nous nous en sortons mieux, s’agissant du type de langage que de fait nous parlons» avec l’un ou l’autre.¹ La raison en est que le premier utilise une notion, celle justement de *Sinn*, qui ne se trouve pas ‘dans la nature’ mais est le produit d’une idéalisation. Celle-ci a son utilité,² mais il n’en demeure pas moins légitime de se demander

si tout cet exercice vaut l’effort qu’il coûte: si, en rejetant tout simplement la notion de sens, nous ne pourrions donner une explication tout à fait satisfaisante de la façon dont le langage fonctionne. C’est pourquoi il vaut la peine d’examiner une tentative de donner une explication de ce genre, qui se passe de toute notion correspondant à celle de sens.

Dummett ne défend pas sans réserves le modèle fregéen tel qu’il est, mais il défend bel et bien l’utilisation d’une notion de sens, fût-ce différente de la fregéenne, comme étant nécessaire au but: à cet effet, il essaye de montrer que la tentative en question, à savoir le modèle quinien de théorie du langage, échoue. La critique de cette tentative est à la fois une critique de la dissolution holiste de la signification d’un énoncé dans la totalité de ce qui pourrait amener un locuteur à l’accepter. Sans que puisse intervenir aucune distinction entre la procédure *canonique* pour justifier (ou invalider) un énoncé et les procédures dérivées, demandant de l’information collatérale. La procédure canonique est *constitutive du sens* de l’énoncé (et, par là, d’au moins une des expressions que celui-ci contient); comme notion d’*énoncé analytique*, par ailleurs, Dummett propose celle d’un énoncé dont la négation n’est pas compréhensible sans qu’on donne des explications.³ Des telles explications consisteraient forcément à

¹ Cfr. Dummett 1973a, p. 623 («do we do better, in application to the kind of language which we in fact speak», avec un modèle de type quinien ou avec un de type fregéen?).

² Cfr. *ivi*, pp. 585-586 et 626.

³ Cfr. *ivi*, pp. 602-603. Cfr. aussi p. 607: «while there may be no sentences which can be declared immune to revision, there are certain sentences whose rejection always requires explanation if it is to convey anything definite». Une notion fort semblable d’énoncé analytique est celle que propose Pierluigi Barrotta dans le 3^e chapitre de son 1998: analytique serait un énoncé que des faits empiriques ne peuvent pousser à nier que par l’intermédiaire d’une modification (que ces faits motiveraient) des normes d’emploi gouvernant l’usage de cet énoncé, notamment des expressions qu’il contient (p. 71). Tout comme chez Dummett, il est décisif qu’il s’agisse de la modification d’une *norme* (p. 72), et non pas d’une connaissance factuelle; une norme dont la violation éventuelle entrave la compréhension. Barrotta ne cite Dummett que pour ses critiques au holisme (p. 68 note 17), mais pas sa définition d’énoncé analytique (ni le chapitre 17 de Dummett 1973a, où on l’introduit); sa propre définition, pourtant, peut être vue comme un affinement de la dummettienne, par rapport à laquelle il précise la façon dont on change les normes d’emploi. Ou, en tout cas, *une*

donner un autre sens à l'énoncé qu'on nie: si sa négation est incompréhensible, c'est du fait qu'elle contraste avec le résultat de la procédure canonique qui définit justement son sens. De la sorte, «quelque célibataire est marié» est incompréhensible parce qu'il nie l'énoncé («nul célibataire est marié») qui exprime – moyennant la conviction que les listes municipales des mariés sont fiables – le résultat final de la procédure de vérification qui est constitutive du sens de «x est célibataire», à savoir d'aller à la Mairie contrôler si le nom de x ne figure dans la liste des mariés.⁴

Tout cela contraste aussi bien avec le holisme qu'avec la thèse de l'indétermination: l'énoncé «quelque célibataire est marié» est irrémédiablement incompréhensible parce qu'il est en contraste direct avec le sens de «x est célibataire», sans qu'aucun ajustement latéral (changement de notre connaissance d'arrière-fond) puisse accommoder les choses; de ce fait, le sens de l'expression «célibataire», contre la thèse de l'indétermination, détermine lesquels des énoncés qui la contiennent sont analytiques.

Cependant, le holiste ne prend pas au sérieux un tel danger d'incompréhensibilité: c'est que les réajustements sur lesquels il compte sont indifférents précisément à la distinction entre procédures canoniques et procédures indirectes.⁵ Sa critique de la notion de sens ou de preuve canonique entraîne partant un rejet de la notion dummettienne d'énoncé analytique: ce n'est donc pas surprenant que pour défendre la notion de *sens* Dummett, de son côté, fasse appel, entre autres, au fait que certains énoncés sont incompréhensibles parce qu'ils nient justement des énoncés *analytiques*.⁶ Il s'agit de la négation de ces énoncés analytiques qui, sans être banals, sont constitutifs de la signification des termes qu'ils contiennent.

Qu'il existe de tels énoncés est justement un fait, et non pas une thèse ayant besoin d'arguments à son soutien; on peut plutôt l'utiliser comme argument en faveur du modèle dummettien, quoique le holiste, de son côté, puisse argumenter, si ce n'est contre ce fait, contre pareille utilisation. En effet, le holiste fait observer que tout énoncé peut être affirmé (et donc, à plus fort raison, doit être compréhensible) avec quelque ré-ajustement opportun de notre théorie globale du monde. Ou, si l'on veut, avec une ré-interprétation opportune

façon importante d'effectuer un pareil changement de norme; à cet effet, il reprend un contre-exemple de Putnam à la thèse que certains énoncés sont analytiques pour le transformer dans un outil pour mieux définir cette notion.

⁴ Je me permets de renvoyer, pour tout cela, à mon article cité ci-dessus à la note *.

⁵ Cfr. Dummett 1973a, p. 623: «What is important is whether, in our model of language, there is for a given sentence any mechanism which determines the conditions of assent or dissent from that sentence. If stimulus analytic sentences are indistinguishable from one another, there is no such mechanism», où la distinction à laquelle, en particulier, on fait allusion est celle entre énoncés constitutifs du sens des expressions qu'ils contiennent et énoncés tout simplement stimulus-analytiques.

⁶ Cfr. *ivi*, pp. 620-621.

des énoncés; cela pourtant ne revient pas à escamoter le problème des énoncés prétendument incompréhensibles, car, d'après le holisme, ré-interpréter les énoncés d'une théorie n'altère pas plus profondément leur signification que tout ajustement qu'on puisse apporter à la théorie pour l'adapter à l'expérience – en fait, il n'y a tout simplement pas de différence de principe entre ré-interprétation et ajustement.

Or, l'objection majeure que Dummett fait au modèle quinién du fonctionnement du langage consiste à dénoncer l'impossibilité, qui découlerait de cet modèle, de comprendre un seul énoncé proféré par un locuteur sans connaître la totalité de sa langue. C'est-à-dire sans connaître la totalité des énoncés envers lesquels il a une disposition au consentement ou au rejet et leurs liens – qui s'expriment d'ailleurs à leur tour en des énoncés (conditionnels). Du fait de l'«inextricabilité» entre langage et théorie du monde (qui est à son tour une conséquence directe du holisme), cela comporte qu'on ne puisse également comprendre quelqu'un sans connaître la totalité de ses croyances. Tout cela rend complètement incompréhensible comment on puisse jamais parvenir à comprendre les énonciations d'autrui. Pourtant, c'est précisément le phénomène de la communication que la théorie du langage devrait rendre compréhensible dans sa possibilité: en adoptant le modèle holiste, cependant, on aboutit au résultat opposé.⁷ Que la tâche de la théorie du langage soit de rendre compréhensible la communication est fièrement revendiqué par Dummett – contre l'idée qu'elle doive, et puisse se borner à, donner les conditions de vérité des énoncés, sans plus – sur la base de plusieurs arguments convergents;⁸ mais il

⁷ Cfr. *ivi*, pp. 598-599. Cette même entrave à la possibilité d'*utiliser* le langage dans la communication se reproduit également au détriment de la possibilité d'*apprendre* une langue: cfr. p. 622. Sur ce terrain, cependant, le holiste dispose d'une stratégie de défense (cfr. Penco 2002, p. 71 note 10), dont le succès est pourtant douteux. Concernant la communication, il faut signaler une tentative de reformuler le holisme de telle façon à le rendre inoffensif, soit dépourvu des implications indésirables dénoncées par Dummett: cfr. Engel 2003. Seulement, on voit mal en quoi pareil holisme se différencie du molécularisme; Dummett aurait alors eu raison de la bouche même du holiste essayant de se défendre ! Hilary Putnam, de son côté, nie que le holisme comporte cette conséquence, mais son argument à cet effet (cfr. Putnam 2002, pp. 156-157) ne touche pas le point essentiel: une fois nié que tout changement de valeur de vérité comporte forcément une ré-interprétation globale de notre langage-théorie du monde, on restera dans l'embarras au sujet de quels changements comportent quelles ré-interprétations. Surtout y resteront les locuteurs engagés dans la communication: on aura donc déplacé le problème sans le résoudre. En fait, on ne saura même pas dire en quoi consiste la différence entre un simple changement de valeur de vérité et une ré-interprétation. Tant pis, dirait un holiste, voire tant mieux; et pourtant, cette inextricabilité est strictement liée à l'incapacité de limiter de façon convenable l'impacte de chaque changement.

⁸ Arguments basés sur les critères qu'une théorie du langage doit satisfaire: rendre compte de comment une langue peut être apprise, de comment un locuteur peut manifester publiquement la connaissance linguistique qu'il possède – rien de tout cela n'étant à la portée d'une théorie véridictionnelle du langage; puis encore et avant tout éviter le cercle vicieux consistant à attribuer à un locuteur une connaissance propositionnelle – telle celle qui énonce les conditions de vérité d'énoncés – afin d'expliquer en quoi consiste sa connaissance linguistique, car cela revient à

est au fond reconnu par Quine et Davidson eux-mêmes, du fait même de leurs expériences de pensée axées sur l'activité d'interpréter les proférations d'autrui. Une fois pris acte que les deux philosophes américains acceptent cette tâche, cependant, la question reste entière de savoir si la voie qu'ils empruntent mène au succès. Le paradoxe holiste dénonce donc leur insuccès dans une entreprise qu'ils auront acceptée; non sans un certain malaise d'entrée de jeux, comme on le verra à la fin.

Il vaut la peine de mieux préciser la nature et la structure du paradoxe holiste. Parfois, en effet, on entend la critique que Dummett fait du holisme comme si elle partait de la prémisse que pour pouvoir communiquer on a besoin d'un critère tranché entre questions de signification et questions de fait. D'où la charge qu'on lui fait d'être parti d'une assumption beaucoup trop forte. Mais il n'en est rien: le besoin d'un tel critère n'est pas une *prémisse* de l'argument dummettien s'appuyant sur le paradoxe holiste, elle en est plutôt une conséquence collatérale. Sa première prémisse affirme (1) que pour comprendre autrui on a besoin de pouvoir rattacher un contenu défini aux énoncés qu'il utilise – *sans que l'on demande*, à ce stade, que cette signification soit distincte de toute implication factuelle. On ne *demande* pas qu'on sache faire la part entre ce qu'implique la signification d'un énoncé et les liens que seules des croyances relevant de l'ordre du factuel sauraient poser entre celui-ci et d'autres énoncés; que pareille extrication soit aussi nécessaire c'est finalement une conséquence *mais pas une assumption* de (1). Cette prémisse demande simplement que l'on sache quoi rattacher aux énoncés qu'on utilise; le holisme pourtant ne satisfait même pas à cette condition vraiment minimale, dû au fait que, comme on va le voir, il déclenche une véritable invasion de la 'signification' de chaque énoncé (soit de la façon dont on peut l'établir) de la part de la totalité de ses liens avec les autres énoncés. Autrement dit, (2) si le holisme sémantique est vrai, nul énoncé n'a de contenu défini. Il s'ensuit que (3) si le holisme est vrai, alors la communication est impossible; mais puisque (4) en fait nous communiquons, (5) le holisme sémantique est faux.

Il est vrai que le contenu défini qu'on a besoin, pour communiquer, de rattacher aux énoncés qu'on entend n'est défini qu'en vertu d'un critère permettant de distinguer les liens inférentiels qui sont constitutifs pour son usage de tous les autres qui lui surviennent. Cela équivaut à la distinction (ou extrication) entre questions de fait et questions de signification. On comprend mieux les implications de (1) à la lumière de (2): en effet, ce qui dans le holisme s'oppose à ce qu'un énoncé n'ait un contenu défini est l'absence de tout critère de ce genre; il faut donc reconnaître que (1), à l'apparence si anodin, d'une certaine façon 'demande' un critère pour pareille distinction. Il le demande

expliquer la connaissance de la signification d'énoncés par une connaissance de la signification d'énoncés (encore qu'autres que ceux visés par l'explication). Cfr. Dummett 2006 ch. 5.

implicitement, par implication, soit en tant que conséquence de ce qu'il demande en premier lieu. Il n'en demeure pas moins que la requête qu'il fait est minimale, qu'elle est aussi modeste qu'elle apparaît à première vue: ce qu'elle implique de fort est une conséquence mais pas une assomption de l'argument.

L'objection de Dummett, cependant, a beaucoup de chances de paraître malveillante, car s'il est vrai que Quine déclare que chacun de ces énoncés tire sa signification de son lien avec tous les autres et de la relation qu'ils ont *tous ensemble* avec le monde, il ne parvient à ce résultat sans se soucier de montrer précisément comment on peut parvenir à traduire – et par là, d'après Quine, à comprendre – les énoncés proférés par un locuteur sans connaître sa langue (ni d'ailleurs l'ensemble de ses croyances). Que l'on trouve convaincante ou non la voie suivie par le philosophe américain pour ce faire,⁹ il faut au moins prendre acte que, chez lui, la thèse du lien de tous les énoncés entre eux se renoue à une expérience de pensée, la traduction radicale, qui veut justement rendre raison de la compréhension des proférations d'autrui.

Mais l'objection dummettienne est-elle vraiment si malveillante? Autrement dit, l'explication de la communication qu'offre Quine est-elle satisfaisante? Si Dummett a raison, les démarches par lesquelles le philosophe américain a mis en place son modèle de théorie du langage ont des conséquences désastreuses précisément pour la possibilité de se parler, fût-ce par le biais de la traduction ou interprétation radicale.

1. Traduction, signification et communication.

Considérons d'abord cette objection en elle-même: ce qui cloche, en elle,¹⁰ c'est qu'elle paraît ignorer que Quine sait très bien que pour traduire (soit

⁹ On a pu même trouver convaincante la reconstruction de la communication en termes de traduction ou interprétation radicale et donc défendre Quine de l'objection dummettienne, mais récupérer néanmoins celle-ci à un autre niveau et pour des raisons autres, ayant affaire davantage au normatif qu'à la bonne réussite de l'explication; tel est le cas de Green (1991). Contre (la défense de) cette prétendue réussite explicative de la démarche quinienne, cfr. dessous note 13.

¹⁰ On peut imaginer encore une autre objection contre cette objection dummettienne à Quine (je remercie Paolo Bonardi [Université de Genève] de me l'avoir suggérée). S'il s'avérait, par aventure, que deux locuteurs aient le même manuel de traduction – que chacun utiliserait pour traduire ce que l'autre dit – alors rien plus ne les empêcherait de communiquer entre eux; tout aussi improbable que soit une telle éventualité, elle n'est pas impossible en principe. A cela je réponds: une fois le holisme établi, la signification des expressions utilisées par un locuteur n'est donnée par aucun manuel de traduction à lui seul, mais par la théorie globale du langage et du monde du locuteur (quitte à imaginer un manuel qui la contienne en entier...). L'invasion holiste de chaque énoncé par la totalité du langage vaut aussi pour les énoncés formant un manuel de traduction. Il faut d'ailleurs rappeler que c'était bien le holisme, et non pas la traduction radicale en tant que telle, la cible de l'objection de Dummett. Or, c'est une objection *de principe* celle qui frappe une doctrine d'après laquelle il faut connaître toutes les croyances de son interlocuteur pour pouvoir communiquer avec lui. Et encore, il

interpréter)¹¹ un langage autre il faut une théorie: c'est bien lui qui nous l'a appris! Ce à quoi il s'attache c'est qu'il y a une pluralité de théories qui feraient également l'affaire et, deuxièmement, qu'il n'y a aucun fondement objectif pour le choix entre celles-ci, aucun *fait* réel compatible avec une de ces théories mais incompatible avec les autres. Cela est suffisant pour son but, qui est celui d'attaquer la réification des significations, la position d'entités qui resteraient identiques dans le passage d'une langue à l'autre et dont l'identité, garantirait justement la 'réalité'. Ce manque de critères de choix entre les différentes traductions contredit précisément la réalité des significations. La notion dummettienne de sens, cependant, ne comporte aucune réification de la sorte: notamment, elle ne demande pas que l'on quantifie sur les significations. Elle n'est donc touchée par la critique quinienne; de plus, cette critique a elle-même besoin d'une notion opérationnelle de sens, comme on l'a fait remarquer.¹² On se doit de supposer que cette notion soit libre de l'engagement (*commitment*) à la réification, ce qui n'est pas sans menacer la cohérence de la critique quinienne – du moins pour autant qu'elle ambitionne, par l'abolition de la réification, à mettre au ban toute notion de sens.

Ce qui est pire, pour Quine, c'est que l'explication qu'il donne de la communication, loin de rendre inoffensif le holisme qui s'établit par son biais, succombe elle-même aux effets létaux que celui-ci produit. On comprend mieux ce double effet de l'objection dummettienne, ou alors cette faiblesse de l'explication qu'offre la traduction radicale, si on rappelle l'invasion de la signification de chaque énoncé, à laquelle le holisme donne lieu, de la part de la totalité du langage. La totalité des liens entre les énoncés envers lesquels un locuteur donné a une disposition au consentement ou au rejet met son poids sur chacun d'entre eux. Cela efface rétrospectivement l'effet structurant qu'a l'adoption d'un manuel de traduction donné: une fois le holisme établi, nous ne saurions plus quelle signification attacher à telle ou telle autre traduction par laquelle nous aurions dû passer. Ici on n'entend par 'signification' rien de plus que ce que Quine pourrait accepter; et bien, même dans ce sens minimal, attacher une signification à un énoncé c'est déjà quelque chose de trop fort pour le holiste – tout en étant indispensable pour le traducteur radical. Le holisme, comme on va mieux l'examiner plus en bas (§ 2), rend ininterprétable tout énoncé en deçà de son insertion dans la totalité du langage, soit à moins de

est douteux qu'une fois le holisme établi il soit du tout possible de savoir ce qu'*un* énoncé veut dire. Dans le meilleur des cas, de toute façon, cette impossibilité de principe serait remplacée par une *inutilité* de principe: deux locuteurs connaissant chacun toutes les croyances de l'autre n'auraient tout simplement pas besoin de communiquer. Le seul cas de communication que le holisme se passe peut-être de rendre incompréhensible est celui que personne n'éprouverait le besoin d'expliquer, en fait même pas de pratiquer.

¹¹ Les différences, que Davidson souligne, entre *interprétation* radicale et traduction *radicale* (cfr. Davidson 1973, p. 129 note 3 et p. 136 note 16) n'ont pas d'influence ici.

¹² Cfr. Blackburn 1975, pp. 191-193.

l'effet qu'a sur lui cette insertion.¹³ Mais alors on ne sait plus ce qu'on a traduit, ce que l'on a crû comprendre en traduisant tel énoncé du natif avec tel énoncé de notre langue. Tout en maîtrisant (ainsi le prétend Quine) notre langage dans son ensemble, nous ne saurions plus dire quel énoncé signifie quoi. Nos énoncés ne s'interprètent plus qu'entre eux et, tous ensemble, dans leur relation à l'expérience totale: autant dire qu'aucun d'entre eux n'est plus vraiment interprété. *Words, words, words...*

Autre conséquence importante de cette invasion: les *ressemblances* partielles entre les 'significations' entendues par les différents locuteurs, par le biais desquelles on voudrait expliquer la communication sans besoin d'une signification identiques, pareilles ressemblances partielles n'ont pas non plus un contenu défini, ni, partant, un degré défini. Elles n'expliquent donc pas plus aisément la communication que ne le ferait un sens identique que tous rattacheraient aux mêmes énoncés, car le holisme ne saccage pas moins les unes que l'autre. En effet, la dépendance holiste de l'interprétation de tout énoncé par rapport à la totalité du langage rend impossible de mesurer la ressemblance entre les dispositions de deux locuteurs au consentement à un énoncé donné. On ne saurait dire en quoi pourrait bien consister une ressemblance entre des dispositions de ce genre, ni imaginer comment en mesurer le degré, alors que toute disposition au consentement comporte – de même que l'interprétation de l'énoncé auquel elle affère – un montant indéfiniment élevé de liaisons. L'argument de Dummett ne se laisse donc pas déjouer par l'appel à des pareilles ressemblances: en fait, lui pourrait même les accepter; c'est plutôt le holisme qui les rend impossibles ! Elles ne peuvent donc pas le sauver. Elles ne peuvent le sauver de lui-même, car elle ne s'en sauvent pas elles-mêmes. L'argument (1)-(5) vu plus haut, de son côté, ne suppose le partage parfait d'un sens identique entre les locuteurs pas plus qu'il ne suppose l'extricabilité des questions de fait de celles des significations.

Ayant ainsi précisé la nature du paradoxe holiste, il faut maintenant mieux mettre à jour en quoi il fonctionne comme une objection contre Quine, d'un côté, et comment il rend service en tant qu'argument en faveur du modèle dummettien de théorie de la signification, de l'autre. Contre Quine joue le fait que le holisme sémantique renie ce que le traducteur radical a dû utiliser justement pour comprendre les énonciations des natifs. Comme l'on sait, Quine utilise au moins deux arguments distincts pour étayer sa thèse de l'indétermination de la traduction: l'un «from above», l'autre «from below».¹⁴

¹³ La défense de l'efficacité de la traduction radicale que Quine fait en soulignant le rôle qu'ont en elle les énoncés d'observation est d'ailleurs faible. Sur ce point, je me permets de renvoyer à mon article *Holisme Modéré? Apprentissage de la langue et énoncés d'observation*, lu au congrès triennal de la SOPHA de 2009 (Genève), en ce moment sous examen.

¹⁴ Cfr. Quine 1970, p. 183; cfr. aussi Blackburn 1975, p. 189, où l'on décèle aussi un troisième argument, de l'ordre du pragmatique (cfr. pp. 196-197).

L'argument «par le haut», dérive le holisme sémantique de la théorie vérificationniste de la signification conjointe avec le holisme épistémologique. Puisque la signification d'un énoncé est ce qui peut justifier son assertion (thèse de Peirce) et que l'unité minimale qui se prête à la vérification est une théorie entière, voire notre théorie totale du monde (thèse de Duhem), la signification de tout énoncé dépend de la théorie globale dans laquelle chaque locuteur le fait rentrer. L'indétermination de la traduction, ici, est une conséquence du holisme sémantique ainsi établi,¹⁵ mais une conséquence qui, produisant le paradoxe susmentionné, constitue un argument contre ce qui l'a établie. A savoir, contre la conjonction sans précautions de la thèse de Peirce et de celle de Duhem, la première ayant besoin d'une restriction aux seules méthodes *canoniques* de vérification.

Tout réajustement d'une théorie revient donc à une ré-interprétation du langage; en particulier, pour un couple d'énoncés donné, il existe des réajustements faisant en sorte que la signification de l'un dépende de celle de l'autre; or, il est raisonnable de soutenir que pour n'importe quel couple d'énoncés cela est toujours possible, et même qu'il y a un nombre indéfini de manières de le faire – d'où l'indétermination qui affecterait, en particulier, les énoncés conditionnels qui se veulent analytiques par le fait de renouer des énoncés liés par leur sens. Remarquons par ailleurs que Dummett, de son côté, n'est pas intéressé aux énoncés en deçà de leur différentes interprétations, moins encore il croit qu'il y a lieu à parler de leur analyticité:¹⁶ l'analyticité liée au sens ne peut appartenir qu'à des énoncés interprétés !

L'argument «par le bas», par contre, prend la traduction comme son point de départ: ici c'est le holisme sémantique qui est une conséquence de l'indétermination de la traduction, celle-ci étant la morale que Quine tire de l'expérience de pensée de la traduction radicale. Le paradoxe que Dummett dénonce agit encore plus directement contre la thèse holiste si on la considère à la lumière de l'argument quinién «from below»: du fait du paradoxe qu'elle engendre, elle emporte dans sa ruine, cette fois, la thèse de l'indétermination de la traduction; tout comme dans le cas de l'argument «from above», c'est le *modus tollens* qui est à l'oeuvre, mais cette fois la prémisse qu'on parvient à nier (l'indétermination de la traduction) concerne elle-même la compréhension entre locuteurs, à savoir ce que le paradoxe touche directement. La compréhension étant traitée par Quine en termes de traduction, l'indétermination de celle-ci est un résultat qui, une fois établi, se révolte contre ce qui l'a mis en place. Ce résultat rend incompréhensible ce même phénomène, la compréhension, dont l'explication par traduction radicale¹⁷ constitue sa

¹⁵ Cfr. Quine 1969a, p. 80.

¹⁶ Cfr. 1973, p. 603.

¹⁷ Il vaut la peine de remarquer que l'embrigadement que fait Davidson du holisme n'ôte pas à celui-ci son défaut majeur dans le traitement de la communication: l'utilisation d'une théorie

propre justification. Tout le monde ne peut pas se permettre de jeter derrière soi l'échelle qu'on a utilisé pour monter...

Au cours de l'expérience de pensée de la traduction radicale, Quine a dû faire usage de quelque chose qu'il n'est pas en mesure de retenir après usage. Il y a, en effet, une tension entre cette expérience de pensée et la doctrine du holisme: l'activité de traduire des énoncés théoriques à partir d'énoncés d'observation, à l'aide bien entendu d'«hypothèses analytiques», est une activité qui opère un départage de la signification des parties du langage, de même qu'elle démêle leur signification des croyances que les énoncés expriment. Le traducteur radical lui-même *doit* démêler, d'une manière ou d'une autre, à l'aide d'une batterie d'hypothèses analytiques ou d'une autre, ce qui, en lui-même, est – d'après le holiste – soudé au corps total du langage, à savoir la signification de l'énoncé proféré.¹⁸

Avec cela nous avons déjà touché le profit que tire de tout cela le modèle dummettien de théorie de la signification. Le théoricien dummettien du langage *retient* ses outils, sa théorie de la signification, alors que le holiste dissout la théorie que le traducteur radical a dû utiliser dans la totalité du langage: la conséquence désastreuse de cette démarche est donc, à la fois, un argument contre ce dernier et en faveur de son rival. Celui-ci se passe de faire ce que fait le traducteur quinien au moment où il devient théoricien du holisme, alors qu'il dissout la théorie qu'il dut lui-même utiliser sur le champ pour comprendre les natifs dans le *continuum* des possibilités alternatives qui auraient également fait l'affaire. Autrement dit, il se passe de la démarche par laquelle le traducteur radical devient un holiste condamné à boire la mer de la totalité des croyances d'un locuteur pour pouvoir le comprendre.

Ce paradoxe final du holisme s'ensuit à un abandon de l'activité de description de la communication; cet abandon précède et engendre l'entrave à la compréhension de comment la communication est possible. Que la possibilité de

tarskienne de la vérité (renversée) comme outil de l'interprétation radicale, malgré la «signifiant syntactical structure» qu'elle apporterait (cfr. Davidson 1973, p. 130; cfr. aussi pp. 138-139 et 1967 p. 26) n'améliorerait guère la situation: cfr. Dummett 1975b, pp. 115-118.

¹⁸ L'utilisation d'une théorie de la signification est essentielle à la description de la communication, si ce n'est à la communication elle-même: ce n'est en tout cas qu'une théorie qui dispense le traducteur radical du besoin de connaître la totalité des croyances de son interlocuteur pour le comprendre. Mais la question est plus générale, et est très délicate: dans quelle mesure les locuteurs engagés dans la communication *utilisent-ils* une *théorie* du sens? Dummett déclare que celle-ci est la description théorique d'une habilité pratique, mais non pas de n'importe quelle habilité pratique: la compétence linguistique contient elle-même un élément de connaissance propositionnelle (cfr. Dummett 1981 pp. 81 et 326-327; 1993, pp. 159-160). Or, quel est le rapport entre cette connaissance et celle qu'on a de la *théorie* du sens? Quelle est la relation exacte entre la théorie qui explicite la connaissance implicite que nous avons de notre langue et cette connaissance elle-même? En tout cas: dans quelle mesure la communication se fait-elle par *interprétation* des énonciations d'autrui? On touchera à ces deux questions dans le § 2; elles mériteraient, bien entendu, une étude à part.

la communication devienne incompréhensible, c'est donc un résultat bien compréhensible: on a voulu se défaire de ce que on venait d'utiliser pour, tant bien que mal, l'expliquer, c'est à dire de la théorie de la signification. Sa destitution de toute valeur ontologique n'est pas sans accompagner un imprudent abandon, après coup, de ce qui structurerait le sens des énoncés qu'on a traduit. Le holisme ne tombe dans son paradoxe par excès d'information exigée sans y tomber, à la fois, par défaut de moyens pourvus pour la traiter.

Le modèle dummettien de théorie de la signification en revanche, s'en tient au problème de la communication: une théorie de la signification est précisément une description de l'usage qu'on fait du langage lorsqu'on communique. On ne bouge à aucun moment de ce terrain; en particulier, aucune notion de *significance* qui ne soit pas responsable à l'égard de la communication (soit, de son explication) ne prend le relais de celle de signification, qu'on a mis au point justement pour rendre compte de ce phénomène. Ici on n'a jamais le droit de se livrer à une telle 'irresponsabilité': la seule notion de sens reconnue est celle qui fait l'affaire pour se comprendre et pour rendre compréhensible comment on y parvient. Même lorsqu'il fait des objections au holisme en tant que thèse portant sur la *significance* ('impacte') empirique d'un corpus d'énoncés, sur sa relation de conformité avec l'expérience, Dummett se soucie toujours de souligner, comme découlant de la conception holiste, l'inaccessibilité d'un tel corpus d'énoncés pour un locuteur, soit l'impossibilité de le comprendre et de l'utiliser.¹⁹ C'est cela qu'il considère comme pertinent à la théorie du langage²⁰ et donc comme décisif pour définir une notion philosophique de signification. Une fois définie de cette façon, cette notion n'a plus à craindre, comme on va voir, d'être éliminée par souci d'économie ontologique²¹ – ou de manque de *facts of the matter*.²²

¹⁹ Dummett 1973, p. 600: «if a total theory is represented as indecomposable in significant parts [comme il s'ensuit du holisme: cfr. p. 597], then we cannot derive its significance from its internal structure, since it has none; and we have nothing else from which we may derive it». Cfr. également pp. 604-605 pour l'incompréhensibilité de toute 'théorie' (ici encore au sens d'un corpus d'énoncés avant qu'on ne leur assigne une interprétation en termes de relations entre eux et avec l'expérience) dû à l'inclusion holiste des lois logiques elles-mêmes dans la connaissance empirique. De même (p. 620-1) pour les énoncés analytiques qui, sans être banals, sont constitutifs de la signification des termes qui y comparaissent: Dummett proteste que leur négation, que le holisme admet comme possible, nous plonge dans l'obscurité, à moins qu'on ne nous donne des explications, qu'on n'établisse une nouvelle signification. C'est toujours de la compréhension et de l'utilisation possible d'un énoncé que Dummett se soucie, alors que Quine confie à un ajustement de la relation globale entre notre langage et l'expérience, à la *significance* de nos énoncés pris en bloc.

²⁰ Cfr. Dummett 1975b: «To grasp the meaning of an expression is to understand its role in the language: a complete theory of meaning for a language, therefore, is a complete theory of how a language functions as a language» (p. 99); «A theory of meaning which was not (...) a theory of understanding, would not satisfy the purpose for which, philosophically, we require a theory of meaning» (p. 100-1).

²¹ Soit par son inutilité explicative: cfr. Bouveresse 1971, p. 115 et aussi Davidson 1967, p. 20.

2. Posture et dogme de l'observation.

Cette différence de 'thème', cependant, renvoie à une différence encore plus profonde. La présupposition de la notion dummettienne de signification et, ce qui va avec, de sa manière de mener l'investigation philosophique du langage c'est que la manifestation de la connaissance du sens ne se laisse décrire que de l'intérieur de la pratique d'utiliser une langue, à savoir en exploitant la connaissance que les locuteurs eux-mêmes ont de leur langue et leur capacité éventuelle d'explicitement cette connaissance: faire de la théorie de la signification c'est avant tout leur propre affaire. Les descriptions de l'usage d'énoncés qu'une théorie dummettienne formule²³ ne sont pas conjecturées 'de surcroît' à une description de l'emploi des seuls énoncés d'observation basée sur les seules données comportementales et environnementales observables: cela parce qu'on n'est tout simplement pas parti d'une telle posture observationnelle, qu'on n'a jamais conçu de cette façon l'activité de formuler une théorie du langage. Le *modèle* de théorie du langage est un autre.

La notion d'énoncé analytique que Dummett définit et défend est tout à fait cohérente avec son modèle de théorie et son idée de ce qu'est que faire de la théorie de la signification: on s'en rend compte d'autant mieux si l'on considère le sort que cette activité connaît chez Quine. Dummett signale que l'activité d'expliquer la signification d'une expression («élucidation») est par contre, d'après le modèle holiste, logiquement impossible.²⁴ C'est un point de la plus grande importance: l'admission d'une activité de ce genre est par contre indispensable pour celui qui, comme Dummett, définit les énoncés analytiques comme ceux dont la négation n'est pas compréhensible sans un changement de sens et, bien entendu, des *explications* qui fassent connaître justement le nouveau sens qu'on donne aux expressions contenues dans l'énoncé qu'on nie.

On est désormais dans la position de pouvoir comprendre pourquoi Dummett ne rejette pas 'la signification' après avoir décrit... l'usage des expressions linguistiques. Pour Dummett la signification n'est que la règle de cet usage, et une théorie de la signification, en particulier, n'est que sa description²⁵ – une

²² Qui est à la fois un manque de conditions d'identité: cfr. Quine 1977, p. 182; Laugier 1996, pp. 174-175; Davidson 1968, p. 100.

²³ Description qui se fait en deux phases: la théorie du sens donne, sur la base des engagements que l'assertion d'un énoncé comporte, son contenu, alors que la notion *générale* d'assertion fait l'objet, avec celle de la promesse, des ordres etc., de la théorie de la force. Cfr. surtout Dummett 1959 et 1976. Il est pourtant douteux que l'ordre des deux phases puisse se maintenir linéaire, sans se plier circulairement.

²⁴ Cfr. Dummett 1973, pp. 602 et 608.

²⁵ C'est pourquoi il attribue à Quine lui-même l'utilisation, encore que tacite, de cette notion (cfr. Dummett 1973b, pp. 378 et 388), au moins là où le philosophe américain se fait charge du problème de la communication (p. 382-3), à savoir dans le 2^e chapitre de *Word and Object*. Il s'agit de déclarations tout aussi irréoniques que généreuses: en fait, la prise en charge du problème de la

description par le biais de laquelle le théoricien du langage *pose* (et non pas: conjecture) une telle règle. Si ce qu'on utilise pour décrire l'activité de parler une langue ne se laisse pas jeter après usage, c'est qu'on n'a pas non plus eu besoin de l'introduire d'en dehors des données disponibles, justement, à un observateur. La traduction radicale, par contre, part de la récolte de données de ce genre, et donc d'une cassure entre l'observable et le conjecturable. Or, une fois conjecturé ce qui n'est pas observable, on a besoin d'en attester l'objectivité, ou alors on est obligé à le déclarer non-factuel; la thèse de l'indétermination est le résultat du fait que le traducteur radical ne saurait sélectionner un ensemble d'hypothèses analytiques qui aurait la détermination objective qu'il est naturel, pour un observateur, de rechercher. C'est la Loi de la détermination qui fait le pêché de l'indétermination.

L'indifférence face à des batteries alternatives d'hypothèses analytiques empiriquement équivalentes ne surgit que si l'on tient la posture observationnelle, où l'on part de l'énonciation d'une certaine expression comme d'une donnée. Dans une description conduite de l'intérieur de l'activité décrite, par contre, on n'a pas à se soucier du fait qu'il existe des alternatives et qu'il n'y a pas de *facts of the matter* pour choisir entre elles: puisqu'on n'a pas conjecturé l'interprétation de cette énonciation, mais qu'on a tirée de sa compétence implicite la signification de l'expression énoncée, on n'a pas non plus besoin de lui procurer une attestation de détermination objective, d'avancer cette caractérisation au rang de comptes rendus de faits réels. Il n'est pas question ni de décerner ni de nier ce genre d'objectivité à la théorie du sens; et moins encore une consistance ontologique pour les significations, aux 'objets' de cette théorie. Ces deux choses sont d'ailleurs strictement liées.

Du côté quinquin la nature de science observationnelle et conjecturale fonde, selon les cas, la légitimité ou l'illégitimité de la réification des entités théoriques; dans les deux cas, cependant, *il est question* de réification. Quine affirme à plusieurs reprises que la théorie du langage est une théorie scientifique 'comme toutes les autres', qu'elle est une partie de la théorie de la nature: mais il nie toute substance factuelle à ces parties d'un manuel de traduction (les hypothèses analytiques) qui dépassent les faits observables, dans le sens où aucun nombre d'observation ne saurait décider pour une batterie d'hypothèses plutôt que pour une autre. En cela, la théorie du langage n'est *pas* une partie de la science de la nature comme toutes les autres;²⁶ elle se différencie, notamment, de la physique théorique, dont la sous-détermination épistémique par rapport à l'observation ne s'accompagne aucunement de l'indétermination ontologique.

compréhension entre locuteurs de la part de Quine n'est pas très convaincue, elle ne va pas, comme on va voir, jusqu'au bout. Les outils qu'elle utilise (signification-stimulus et hypothèses analytiques), en tout cas, sont bien éloignés de la signification dummettienne (cfr. Dummett 1973a, pp. 616-618).

²⁶ Cfr. Quine 1977, p. 183.

Lorsque Chomsky réclame pour les énoncés théoriques de la linguistique autant d'objectivité que pour ceux de la physique,²⁷ protestant contre Quine que la sous-détermination s'accompagne aussi peu chez les uns que chez les autres du manque de détermination objective, leur polémique se tient sur un terrain qui leur est commun. Aucun des deux ne met en question qu'il s'agit, en tout cas, d'une partie de la théorie de la nature – et non pas d'une description de l'activité de parler une langue formulée de l'intérieur: dans ce cas qu'il n'y aurait tout simplement pas lieu à discuter si oui ou non la sous-détermination s'accompagne, dans son cas, de l'indétermination.

Si l'on traitait *sans réserve* la description de l'usage des expressions linguistiques comme une partie de la théorie du monde, à savoir sans ajouter à la sous-détermination empirique qui affecte celle-ci la thèse de l'indétermination, on serait alors obligé d'admettre les significations dont on ferait la théorie comme une partie de l'«ameublement ontologique du monde». Il est vrai de dire que Quine lui-même nous a appris que de la vérité d'un énoncé ne découle pas, en générale, l'existence des entités mentionnées, des prétendus référents de ses termes: seuls les énoncés quantifiés impliquent un pareil engagement ontologique, car ils exigent qu'on donne des conditions d'identité pour les valeurs de leur variables; mais une science objective à part entière doit pouvoir faire cela. Elle a donc bel et bien le droit de 'poser' des entités: le lien entre objectivité et objets se donne à voir en première lieu là où on *a* le droit d'en poser. Mais ce lien persiste même là où la réification échoue. Telle est le cas de la théorie du langage: il suffirait de pouvoir déterminer objectivement quand deux expressions sont synonymes pour pouvoir poser comme objets justement des classes d'expressions synonymes.²⁸ On aurait alors réifié les significations 'par procuration', à savoir en posant des entités faisant la fonction des significations – étant définies en fonctions de significations. Quine, cependant, dénonce précisément l'impossibilité, dans leur cas, de donner des pareilles conditions d'identité. Or, celles-ci ne sont pas qu'une condition suffisante de la réification, mais également une condition nécessaire: *no identity, no entity*. Il ne reste alors que le *meaning* en tant qu'*activité* de signifier.²⁹

Puisque ce manque de conditions d'identité de sens pour les expressions linguistiques, de son côté, découle du manque de détermination objective dans le choix de la batterie d'hypothèses analytiques à utiliser, on peut dire que c'est finalement la thèse de l'indétermination, soit le manque de substance objective, qui est responsable du manque de substance ontologique. Mais ce double manque ne se manifeste en tant que tel que là où, tout en étant dépourvu d'objectivité, on fait de l'objectivation.

²⁷ Cité dans Leonelli 1982, pp. 35-36 et 45-46.

²⁸ Cfr. Quine 1977, p. 182

²⁹ Cfr. Laugier 1996, p. 178.

Du côté dummettien, une description de l'emploi de notre langage n'a pas besoin d'avoir recours à la quantification sur des 'significations', ni, d'ailleurs, à des termes qui les désignent.³⁰ Mais la différence d'approche est bien plus profonde: dans le modèle dummettien, ce qui permettait au traducteur de rendre compte de la communication ne subit aucune destitution par manque de substance réelle, de détermination objective, car un tel manque ne peut être reproché qu'à ce qu'on examine du dehors et qu'on compare à des alternatives; en revanche, une description effectuée par le locuteur lui-même, en puisant à sa propre compétence, ne procède pas ainsi. La description de l'emploi d'une expression n'est pas une hypothèse explicative du comportement linguistique, que je constate, d'un autre locuteur: elle est justement une description qui explicite la procédure qui est constitutive du sens de l'expression en question. Il peut bien entendu arriver d'utiliser une description de ce genre comme une conjecture sur la 'théorie de la signification' qu'un autre locuteur entretient, à savoir d'emprunter à cette description (en elle-même analytique) son contenu pour en faire une attribution à un locuteur donné, pour attribuer ce contenu à sa connaissance du sens de cette expression (en gros: pour conjecturer qu'il l'utilise de la même façon que moi). Non seulement cela peut arriver, mais c'est, là, quelque chose que nous faisons tout le temps, plus encore, quelque chose qui est indispensable à notre utilisation de la langue en tant qu'institution sociale: une théorie du langage complète doit bien en rendre raison. Mais cela ne change rien au fait que la formulation d'une théorie de la signification ne se fait pas, d'après le modèle dummettien, dans les termes de son attribution à autrui. D'abord on dit ce qu'est utiliser une certaine expression: dire ce qu'est attribuer cette même théorie à autrui, ou alors contrôler s'il n'utilise autrement cette même expression, c'est une tâche successive. Rendre compte de la communication, laquelle entraîne considérablement d'interprétation, est bien sûr ce que Dummett assigne comme tâche à la théorie du langage – et ce avec plus de cohérence que Quine, comme on l'a vu plus haut... Il ne s'ensuit pas, cependant, que celle-ci doive se formuler elle-même dans les termes d'une interprétation d'énonciations données. Au contraire, ce faire rendrait incompréhensible précisément la communication! Ce serait un court-circuit.

Dans la première phase – c'est à dire dans la théorie de la signification proprement dite – on ne fait pas référence à l'évidence que le linguiste (traducteur ou interprète qu'il soit) a à sa disposition pour reconstituer l'emploi que quelqu'un d'autre fait de l'expression linguistique en question, aux insuffisances de cette évidence et aux moyens pour les combler (hypothèses analytiques, principe de charité etc.). Une évidence de ce genre et ses 'prothèses' n'entrent pas, en tant qu'évidence *pour* la théorie de la signification, dans le *contenu* de cette théorie elle-même: comprendre la théorie ce n'est pas

³⁰ Cfr. Dummett 1981, p. 74 et 1975b, p. 99.

imaginer comment un traducteur radical pourrait parvenir à la mettre à point et à l'étayer en traitant les énonciations d'un locuteur qu'il observerait. Son contenu, c'est à dire la signification de l'énoncé dont elle décrit l'usage, n'est donc pas l'ensemble de stimuli ou d'énoncés poussant à son assertion *en tant qu'il pousse à l'assertion, à la fois, de la théorie elle-même*, en tant qu'évidence en faveur, pour le natif, de l'énoncé et au même temps de sa traduction ou interprétation pour le traducteur ou l'interprète radical. Une théorie du langage dummettienne n'est pas formulée dans les termes de son propre établissement en tant que théorie empirique, à savoir en faisant entrer dans son contenu l'évidence en faveur de son application à un locuteur donné.

On se soucie bien entendu de dire qu'est qui manifeste la connaissance de l'usage correct de cette expression, mais cela simplement dans le sens du comportement dans lequel cet usage consiste. Ici, la manifestation de la connaissance de l'emploi correct n'est que l'usage lui-même, donc le contenu de la théorie qui dit comment l'expression est utilisée correctement. Soulignons-le: cette manifestation ne constitue que le *contenu* de la théorie de la signification; qu'on puisse l'utiliser, en outre, comme de l'évidence en soutien de l'attribution de cette même théorie à quelqu'un que l'on observerait, c'est une autre question. C'est que la théorie de la signification n'est pas formulée dans les termes de l'activité d'un tel observateur, à savoir comme consistant de données observationnelles plus conjectures (hypotheses analytiques). On décrit tout simplement quels comportements d'un locuteur rendent appropriée une assertion, y compris son attente des réactions légitimes de ses interlocuteurs (requêtes de justification etc.).³¹ Tant pis si le comportement observable est compatible avec d'autres interprétations ou batteries d'hypothèses analytiques: en fait ici il ne s'agit pas de donner une interprétation ou une explication aux moyens d'hypothèses à un comportement observé, mais de donner un contenu comportemental observable à l'emploi éventuel d'une expression. On ne part pas du *donné* du comportement linguistique observé pour l'expliquer, autrement dit on ne part pas de la profération d'une expression: on part de l'expression elle-même et l'on *pose* quel comportement manifesterait son usage approprié. C'est pour cette raison que la théorie de la signification consiste d'énoncés analytiques, c'est à dire constitutifs du sens des expressions qu'ils contiennent (et dont ils décrivent l'utilisation).

La théorie dit ce que tout locuteur doit connaître et savoir faire pour utiliser une expression: il s'agit de comportements publiques, d'autant plus que, pour chaque expression, chacun a le droit – et *il faut* qu'il sache qu'il en a le droit – de s'attendre à ce que les autres utilisateurs manifestent pareillement leur compétence linguistique. Cette manifestation dépasse bien sûr l'évidence

³¹ Cfr. Dummett 1976, pp. 83-88 et 117-126, en particulier la notion de *challenge as to truth* (1976, p. 84 et 1979, p. 127). Cfr. aussi la discussion des implications de l'assertion d'énoncés existentiels et, respectivement, hypothétiques dans Dummett 1959, pp. 6-14.

sensorielle disponible à un observateur se bornant à enregistrer que des proférations et des stimuli concomitants dans le paysage. Or, si la description que donne le théoricien dummettien du langage utilise sans solution de continuité ce qu'on peut observer et ce qu'on pourrait conjecturer comme faisant partie à titre égal de la manifestation de la connaissance du sens, c'est parce que pour un pareil théoricien du langage toutes les composantes de cette description (quand elle est bonne) sont également accessibles: chaque locuteur compétent sait voir dans le comportement des autres tout ce que sa théorie énonce. Certes, en tant qu'interprétation du comportement d'autrui cette reconnaissance est faillible, mais son contenu se définit sans faire référence à sa projection éventuelle sur un locuteur observé. Une fois la théorie comprise, chacun sait reconnaître, en principe, le comportement linguistique qui lui est conforme; peu importe que, pour un observateur partant de donnés sensorielles, plusieurs batteries d'hypothèses analytiques se présentent qui feraient également l'affaire: à un locuteur compétent instruit par une théorie dummettienne, de telles batteries d'hypothèses ne se présentent tout simplement pas, car ce ne sont pas ces données le point de départ, mais bien la théorie elle-même. Ce que plus haut on a appelé 'décrire l'usage du langage de l'intérieur' consiste dans cela, tandis qu'adopter la 'posture observationnelle' consiste au contraire à emprunter l'autre point de départ.

Conséquence de la plus grande importance: que d'autres interprétations de ce comportement soient possibles n'est pas un problème pour le théoricien dummettien du langage, parce que ce n'est pas son problème de trouver une interprétation à des données! Il est donc complètement déplacé de classer la théorie comme objectivement déterminée ou indéterminée: la pluralité d'hypothèses alternatives qu'a un observateur au moment de passer de l'observation à la conjecture ici n'est pas pertinente (sans préjudice, bien entendu, pour la possibilité de descriptions mauvaises parce que contenant des incohérences, que l'autocorrection de la théorie doit éliminer). Le manque de critères objectifs pour le choix entre elles n'a donc, ici, aucun rôle argumentatif à jouer.

N'ayant pas la tâche d'expliquer un donné, une théorie dummettienne n'a pas non plus besoin d'être étayée par de l'évidence: en tant que théorie de la signification – donc *avant* toute attribution de son adoption à un locuteur donné – elle consiste d'énoncés analytiques constitutifs de la signification des expressions du langage. C'est pour cette raison que le comportement du locuteur compétent ne fait pas partie du contenu d'une théorie dummettienne *en tant que* moyen pour confirmer la théorie elle-même; en particulier, qu'il n'entre pas dans le contenu de la théorie au titre d'évidence en faveur, à la fois, de l'assertion d'un énoncé et de la théorie elle-même en tant que traduction ou interprétation de celui-ci, comme si la mise au point de celle-ci avait le droit d'entrer dans son contenu.

Le contenu d'une théorie dummettienne de la signification ne consiste pas de données et d'hypothèses, mais d'un comportement qu'on *assigne* à une expression comme *manifestation* de la connaissance de son sens (vs. l'*évidence* faisant de soubassement à une *hypothèse*). Il s'ensuit que la description dummettienne de la pratique de parler un langage est complète d'entrée de jeux de tout ce que le traducteur radical a par contre besoin d'ajouter à ses données observationnelles. Dire que dans le modèle dummettien les hypothèses analytiques ne sont pas destituées de tout titre d'objectivité après qu'on en a fait usage est donc inapproprié: en fait, on n'est tout simplement pas parti d'une description 'pauvre', d'un inventaire d'énonciations et de stimuli concomitants, pour l'intégrer justement, par la suite, d'hypothèses analytiques, mais on est parti d'entrée de jeux d'une description 'riche', à savoir inclusive de prédicats théoriques qu'on n'a pas le droit d'exclure – quitte à les ré-introduire après coup par conjecture – sous prétexte qu'ils ne sont pas du ressort de ce qu'on observateur pourrait observer.³² Tant pis pour lui; lui a besoin de conjectures, mais la théorie de la signification n'a pas besoin de lui, c'est à dire n'est pas obligée d'adopter la posture observationnelle qu'il s'est imposée. Etant donné que «the practices of giving reasons for ours own assertions, asking after the grounds of another's assertion, and the like» sont «an integral part of what we learn when we learn a language»,³³ une description menée de l'intérieur a bel et bien le droit de les mentionner pour caractériser l'usage de la langue, même si elles ne sont pas détectables pour un observateur externe. Le fait que la communication soit finalement quelque chose d'inexplicable pour un tel personnage – du fait de son inévitable glissement dans le holisme³⁴ – s'avère, en dernière analyse, un argument contre l'approche qui en fait la figure paradigmatique de théoricien du langage.

Dummett lui-même n'est jamais très explicite sur la différence fondamentale entre son approche et celle qui aboutit, fatalement, au holisme; cependant, sa façon de dessiner son modèle de théorie de la signification montre déjà, sans besoin qu'on le dise, quelle est la posture que tout théoricien du langage s'y conformant prendrait. Même alors que la description se fait à deux, le théoricien du langage décrivant l'usage linguistique d'un autre locuteur, cela ne se fait pas par observation et conjecture, mais bien plutôt par dialogue. Pour savoir quelle est la signification d'un énoncé chez un locuteur, au lieu de regarder autour de

³² Cfr. Dummett 1973, pp. 614-616.

³³ Cfr. Dummett 1973, pp. 614.

³⁴ Si l'on assimile la 'modestie' en théorie du langage à l'adoption de la posture de l'observateur, on dira donc que le holisme découle forcément de la modestie. On peut encore se demander, cependant, si l'envers vaut également: si l'on adoptait le holisme pour des raisons autres que la modestie (par exemple par l'argument quinién *from above*), celle-ci s'ensuivrait-elle en conséquence? Neil Tennant nie cela (cfr. son 1987).

lui lorsqu'il le prononce, «ask him what he means», tout simplement;³⁵ de même, pour connaître la procédure de vérification d'un énoncé, «look to what is said when a justification is called for».³⁶ Cela à vrai dire peut se faire même en observateur (en observant deux locuteurs parler entre eux), mais naturellement cela suppose, tout comme dans le cas précédent, a) que la compétence linguistique soit partagée par le théoricien et surtout b) que la source d'information de celui-ci ce soit la connaissance (le plus souvent implicite) du locuteur. C'est donc toujours le 'point de vue' du locuteur que le théoricien du langage adopte. Que la raison profonde de la différence entre les deux modèles rivaux découle d'un pareille différence d'approche, c'est d'ailleurs confirmé par un propos de l'interlocuteur privilégié de Dummett du côté quinién: ce qu'a laissé implicite le philosophe d'Oxford, Donald Davidson s'est soucié de l'explicitier.³⁷

La richesse qu'un observateur devrait rajouter par conjecture, ici est 'originaire': comme on n'a pas besoin de l'ajouter, elle ne se laisse finalement pas non plus larguer, car la pluralité des descriptions que l'on pourrait donner de sa propre activité de parler est autre chose que l'indétermination ou non-factualité de la théorie de la signification, puisqu'ici il n'est tout simplement pas question d'une telle factuelité. Ce qui, chez Dummett, correspond aux hypothèses analytiques, à savoir la description 'riche' de l'activité de parler une langue, ne connaît jamais un congédiement – une fois son service rendu – par manque d'objectivité. Où l'on ne fait pas question de détermination objective on ne se soucie pas non plus de son manque. Seule une explication d'une donnée observationnelle peut légitimement être classée comme déterminée par les données qu'elle veut expliquer ou comme indéterminée. Pour les mêmes raisons, il ne s'agit pas non plus de poser une entité, ou alors de se refuser de le faire: la détermination objective étant, d'après Quine, nécessaire et suffisante à la «réification», son manque comporte, chez lui, la destruction de l'identité de la signification – mais pas chez Dummett, auquel la question d'une telle identité 'chosique' est tout simplement étrangère.

Tout cela n'empêche aucunement d'utiliser la théorie qu'on entretient, et qu'on a éventuellement explicitée en décrivant de l'intérieur de sa propre activité de locuteur, pour interpréter (plus ou moins radicalement) les énonciations d'autrui. Ce que nous faisons d'ailleurs chaque jour, et sans quoi la communication n'aurait pas lieu: Quine et Davidson ont bien marqué un point.

³⁵ Cfr. Dummett 1973, p. 604, où le contexte, à vrai dire, n'est pas celui de la traduction sur le champ, mais plutôt celui de la discussion inter-théorique, où des différences 'radicales' dans les assomptions de base – atteignant jusqu'aux principes d'inférence – rendent douteux que l'on assigne 'la même signification' aux mots. Par là même, il s'avère qu'il s'agit, ici également, de traduction radicale, encore que menée chez soi – ce que Quine autorise, d'ailleurs.

³⁶ Cfr. Dummett 1973, p. 619.

³⁷ Cfr. Davidson 1988, p. 190; cfr. aussi Picardi 2002, pp. 94, 97-98, 103.

Dans cette activité d'interprétation on fait bel et bien des conjectures et on est donc soumis à la charge de l'objectivité (et, par là, exposé à l'erreur). Mais il est très différent si l'on fait tout cela en première ou en deuxième instance: *utiliser* dans l'interprétation la signification qu'on connaît déjà (implicitement ou explicitement) des expressions d'une langue c'est très différent que *définir* cette signification en termes d'interprétation ou de traduction (radicale): dans ce second cas la signification de chaque énoncé est exposée à l'invasion holiste de la part de la totalité des énoncés du langage, dans le premier cas non. L'utilisation d'une signification qu'on connaît déjà, et qu'on puise à sa compétence tacite, suppose en effet que cette signification soit déjà définie avant d'entamer toute démarche interprétative pouvant conduire au holisme. De ce fait, lorsque finalement on l'entame, elle ne peut plus nous y conduire.

Pour cette même raison, cette interprétation 'radicale en seconde instance' est exposée à la sous-détermination mais non pas à l'indétermination: on ne peut jamais être sûr des attributions qu'on fait à autrui, mais la signification qu'on lui attribue n'est pas pour autant en elle-même indéterminée. En effet, d'après la connaissance à laquelle on la puise elle n'est pas du tout quelque chose d'indéfini; tant pis pour le point de vu de l'observateur si celui-ci n'y a pas accès. C'est que, ici, c'est une autre notion de signification qui est en jeu, une notion autre par rapport à celle que Quine veut démolir, à savoir celle d'une entité qui demeurerait stable au dessous de plusieurs langues. Dummett dit que, même si l'on concédait l'indétermination de la traduction d'un énoncé, il ne s'en suivrait pas que sa signification, au sens de ce qui en justifierait l'assertion, serait également indéterminée.³⁸ or, cela est bien vrai de la signification en tant que règle de l'emploi des expressions d'une langue, mais pas d'une entité qui devrait justement supporter le changement d'habit linguistique. Cette différence des notions de signification entretenues par les deux philosophes est une conséquence de celle entre les modèles de théorie qu'ils suivent: si la notion de sens, chez Dummett, ne se prête ni à une réification mythologique ni à une dissolution holistique c'est parce que justement on n'abandonne jamais la description de la communication, qu'on ne songe même pas à se livrer à une excursion à travers toutes les batteries d'hypothèses analytiques qu'on réussisse à conjecturer compatiblement avec ce qu'on observe. En fait, on ne se met simplement pas à observer, ni donc à conjecturer. De même, on ne songe pas non plus à faire l'économie de ce qu'une telle description exige comme si c'était une entité qu'il s'agirait de poser ou d'éliminer. L'action du rasoir de Ockham n'est légitime que *là où il est question* de poser ou d'ôter des entités, à savoir là où la posture observationnelle s'investit de tâches ontologiques. Mais ici on ne tient tout simplement pas cette posture.

³⁸ Cfr. Dummett 1973a, p. 617 (et p. 619: «this imports no indeterminacy into the description of how the expressions to be translated are in fact used»). Il s'agit bien entendu de la vérification *canonique* de l'énoncé, qui seule, parmi les autres, fixe la *règle* pour son usage.

L'ayant adoptée pour la théorie du langage, Quine, lui, la maintient également dans les questions ontologiques, naturellement en tenant le rasoir par le manche: cela pourtant ne l'empêche pas du tout de partager la même posture que les 'inflationnistes' contre lesquels il se bat. C'étaient bien l'objectivité de la signification et la réification qu'elle autoriserait³⁹ les cibles polémiques de Quine; mais alors Dummett, quant à lui, n'est pas touché. Ce qui ne l'empêche aucunement, lui, de toucher Quine avec ses objections, sans quoi il n'y aurait pas de substance à la dispute, car chacun s'occuperait tout simplement d'un problème différent. Il serait le comble si l'on en finissait, entre philosophes, avec une polémique aussi non-substantielle que celle entre deux auteurs de manuels de traduction incompatibles mais équivalents! Mais il n'y a pas de risque: l'objection dummettienne qu'on est en train de traiter – tout aussi que les autres – tire une conséquence qui découle bel et bien du holisme de Quine. On comprend mieux, désormais, pourquoi ce dernier abandonne la description de la communication et congédie la notion de signification jouant son rôle dans cette description: c'est que la notion de signification qu'on utilise dans la traduction radicale (ensemble d'hypothèses analytiques formant un manuel de traduction), se prête par sa nature à se faire congédier après usage, puisque toute théorie de la signification de ce genre est soumise à la preuve de l'objectivité, sans pouvoir d'ailleurs la passer. La description de la communication qui utilise un outil aussi périssable, à savoir celle faite par un observateur, tend de ce fait à se faire abandonner à son tour. L'argument «par le bas» est bien moins solidaire avec son résultat que celui «par le haut»: il tend à s'effacer une fois sa tâche accomplie, ce qui malheureusement comporte l'effacement de la prise en charge, de la part du holiste, de l'activité de parler une langue.

C'est donc la posture observationnelle qui est à l'origine non seulement du holisme, mais également du changement de terrain de la philosophie du langage. Elle mène au holisme dans tous les cas, que l'on se soucie ou non d'expliquer la communication; dans le premier cas, elle entraîne également l'abandon, en dernière instance, de cette préoccupation philosophique. L'adoption de cette posture *dans* le traitement du *meaning* communicatif⁴⁰ conduit d'elle-même à

³⁹ Cfr. dessus note 28.

⁴⁰ Cfr. Dummett 1973a, p. 614. Ce diagnostic est confirmé par le fait que, pour étayer une définition d'énoncé analytique fort semblable – celle qui en fait un énoncé qu'un fait empirique ne peut pousser à nier que par l'intermédiaire d'un changement, que ce fait motiverait, de la règle de son usage – Pierluigi Barrotta revendique l'adoption, en théorie du langage, du point de vue des locuteurs de la langue et dénonce l'adoption du point de vue d'un observateur externe comme étant à l'origine du rejet quinién de la notion d'analyticité (cfr. 1998, pp. 72-74). Le lien que ce philosophe de la science fait entre les deux points de vue et, respectivement, les différentes prises de position à l'égard de l'analyticité (*via* la notion de *norme* linguistique) est donc tout aussi pertinent par rapport au différend Dummett/Quine, tout comme le sont les arguments qu'il apporte en faveur de l'irréductibilité, justement, de la notion de norme linguistique. La notion dummettienne d'énoncé analytique est ouvertement normative et peut donc bien bénéficier des arguments de Barrotta: le lien

l'explosion holiste de celui-ci dans la totalité du langage: l'abandon de l'approche philosophique au langage centrée sur la communication, et donc l'installation dans le point de «vue de nulle part» d'où l'on ne vise que les relations des énoncés entre eux et avec le monde, en sont des conséquences. Si par contre on n'emprunte même pas la voie de l'explication de la communication, tout est plus simple: le holisme se trouve d'entrée de jeu chez lui, engagé uniquement dans le traitement de la *significance* du langage et des théories mené depuis cette même posture observationnelle, sans que celle-ci soit mise au service du traitement philosophique de la communication. Mais quand bien même on se résolve à la traiter, si on le fait en gardant cette posture, on va mener une activité qui n'est pas la même que celle de Dummett: la critique quinienne à la notion de signification n'a donc pas d'emprise sur la notion que Dummett utilise dans son modèle de théorie du langage. De plus, le paradoxe dans lequel le holisme finit par tomber témoigne contre les présupposés qui y ont conduit et en faveur du modèle de théorie qui l'évite.

Comme on l'a vu, le théoricien quinienn du langage ne peut non plus se passer d'une théorie de la signification *tant qu'il* fait de la traduction radicale; ce n'est qu'après coup qu'il peut la congédier comme étant dépourvue de substance réelle, comparée à ses alternatives et aux faits observables, car ceux-ci ne sont pas suffisants à décider entre elles. C'est donc suite à un changement d'activité du théoricien du langage que la théorie du sens devient dispensable. Mais étant donné que pour 'traduire' et comprendre les énoncés de quelqu'un *on a besoin* de ce qu'ensuite on laissera tomber en tant que dépourvu de toute substance, pourquoi se focaliser sur ce manque de *facts of the matter*? Pourquoi ne pas retenir ce qu'on vient d'utiliser, à savoir la notion de sens, et laisser tomber, en revanche, le critère que constitue l'objectivité du choix parmi des théories alternatives? C'est bien par une théorie de la signification, et non pas par ce critère, qu'on vient à bout de quelque chose dans l'utilisation du langage. La traduction radicale semble parler d'elle-même en faveur de la notion de signification: et pourtant retenir cette *notion* n'est pas retenir la *théorie* de la signification qu'on a utilisé. Autrement dit, ce n'est pas un critère en faveur d'une théorie déterminée: le manque de critères objectifs continuera donc à infirmer la notion de sens elle-même, à la rendre incapable d'application déterminée. Tant qu'on accepte la posture observationnelle, ce manque de détermination objective continuera à hanter le choix d'une théorie déterminée: la notion de signification elle-même ne peut qu'en souffrir. Or le traducteur radical adopte cette posture bien avant de changer d'activité, bien avant de se mettre à comparer la théorie qu'il a de fait utilisée avec ses alternatives: sa manière de

triangulaire entre analyticité, norme et point de vue du locuteur est déjà assez clair chez Dummett, mais Barrota l'explique et le précise mieux. Avant Dummett il était par ailleurs déjà mis   feu par Paul Grice et Peter Strawson dans leur célèbre article, que Barrota cite, *In Defence of a Dogma* (Grice et Strawson 1956).

s'approcher du langage et de se munir, avant toute comparaison, d'une théorie, est marquée par cette posture. Si la traduction radicale parle en faveur de la notion de sens, elle le fait d'une voix très faible, étant elle-même impliquée dans ce qui rend impossible la retenir. L'abandon de la posture observationnelle est donc une rescousse non seulement contre le paradoxe holiste de l'incommunicabilité, mais également contre ce qui empêchait le traducteur radical de se révolter contre la thèse de l'indétermination !

Le paradoxe holiste est finalement un argument contre l'adoption du point de vue d'un sujet omniscient, voire d'un locuteur omni-compétent, dans l'approche philosophique du langage. Tel était, au même titre que le connaisseur des intensions carnapiennes, le connaisseur de tout le complexe de relations des énoncés formant la totalité du langage entre eux et avec l'expérience: c'était bien grâce à cette omniscience et omni-compétence qu'il pouvait constater la plasticité de ces relations, c'est-à-dire la possibilité de diviser de plusieurs manières les énoncés de cette totalité dans les classes de ceux qui sont vrais par leur signification, arrive quoi qu'il arrive, et de ceux qui se laissent infirmer par l'expérience. L'abandon de toute notion absolue de signification était, dans *Two Dogmas*, une thèse bien entendu opposée à la doctrine carnapienne, mais établie en enquêtant le langage sur le même terrain et en tenant la même posture. Tel est également le cas dans le chapitre 2 de *Le mot et la chose*, et ce malgré la différence de terrain de travail et en dépit, également, de la différence entre la position 'panoramique' du locuteur omni-compétent de l'article de 1951 et celle, 'située', du traducteur radical travaillant sur le champ. Cette différence de terrain de travail, de l'argument par le haut à l'argument par le bas, a tendance, comme on l'a vu, à disparaître spontanément, car une fois le holisme établi l'explication de la communication cesse d'être l'affaire du philosophe du langage (pour cause). La différence de *position* (panoramique vs. située) qui distingue ces deux personnages, de son côté, ne peut rien contre l'effet uniformisant de la *posture* observationnelle qu'ils ont en commun.

Ryle *versus* Carnap,⁴¹ Dummett *versus* Quine: la politique que l'élève de Gilbert Ryle mène à l'égard de l'élève américain du fondateur du Cercle de Vienne, tout aussi diplomatique qu'elle soit,⁴² est en fait le prolongement d'une ancienne guerre avec d'autres moyens.

*Université de Pise
Université de Rouen*

⁴¹ Cfr. Dummett 1975a, p. 437.

⁴² Cfr. dessus note 25.

TEXTES CITES

BARROTTA, P.

1998 *La dialettica scientifica*, Utet, Torino.

BLACKBURN, S.

1975 «The Identity of Propositions», dans Blackburn, S. (éditeur), *Meaning, Reference and Necessity*, Cambridge University Press, Cambridge.

BOUVERESSE, J.

1971 «La traduction radicale», dans *La parole malheureuse*, Editions de Minuit, Paris.

DAVIDSON, D.

1967 «Truth and Meaning», dans *Inquiries into Truth and Interpretation*, Oxford University Press, Oxford, 2001².

1968 «On Saying That», dans *Inquiries into Truth and Interpretation*, Oxford University Press, Oxford, 2001².

1973 «Radical Interpretation», dans *Inquiries into Truth and Interpretation*, Oxford University Press, Oxford, 2001².

1988 «Objectivity and Truth», dans *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford University Press, Oxford, 2001.

DUMMETT, M.

1959 «Truth», dans *Truth and Other Enigmas*, Duckworth, London, 1978.

1973a *Frege. Philosophy of language*, Duckworth, London.

1973b «The Significance of Quine's Indeterminacy Thesis», dans *Truth and Other Enigmas*, Duckworth, London, 1978.

1975a «Can Analytic Philosophy be Systematic and Ought it to Be?», dans *Truth and Other Enigmas*, Duckworth, London, 1978.

1975b «What is a Theory of Meaning? I», dans S. Guttenplan (éditeur), *Mind and Language*, Clarendon Press, Oxford, 1975.

1976 «What is a Theory of Meaning? II», dans G. Evans et J. McDowell (éditeurs), *Truth and Meaning*, Oxford University Press, Oxford.

1979 «What Does the Appeal to Use Do for the Theory of Meaning?», dans A. Margalit (éditeur), *Meaning and Use*, Reidel, Dordrecht.

1981 *The Interpretations of Frege's Philosophy*, Duckworth, London.

1993 *Origins of Analytic Philosophy*, Harvard University Press, Cambridge (Ma.).

2006 *Thought and Reality*, Oxford University Press, Oxford.

- ENGEL, P.
2003 «Olismo minimale del significato», dans Cl. Bianchi et A. Bottani (éditeurs), *Significato e ontologia*, Franco Angeli, Milano.
- GREEN, K.
1991 *Dummett's Ought from Is*, «Dialectica», XLV, 67-82.
- GRICE, P. ET STRAWSON, P.
1956 *In Defence of a Dogma*, «Philosophical Review», LXV, p. 141-158.
- LAUGIER, S.
1996 *Quine et le mythe de la signification* dans J.-Fr. Courtine (éditeur), *Phénoménologie et logique*, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, Paris.
- LEONELLI, M.
1982 *Aspetti della filosofia di Quine*, Vigo Corsi, Pisa.
- PENCO, C.
2002 *Olismo e molecularismo* dans M. Dell'Utri (éditeur), *Olismo*, Quodlibet, Macerata.
- PICARDI, E.
2002 *Teoria del significato e olismo. Alcune osservazioni sul programma di Dummett* dans M. Dell'Utri (éditeur), *Olismo*, Quodlibet, Macerata.
- PUTNAM, H.
2002 «La mente non è soltanto computazionale», dans M. Dell'Utri (éditeur), *Olismo*, Quodlibet, Macerata.
- QUINE, W. VAN ORMAN
1951 «Two Dogmas of Empiricism», dans *From a Logical Point of View*, Harvard University Press, Cambridge (Ma.).
1960 *Word and Object*, MIT Press, Cambridge (Ma.).
1969 «Epistemology Naturalized», dans *Ontological Relativity and Other Essays*, Columbia University Press, New York.
1970 *On the Reasons for Indeterminacy of Translation*, «Journal of Philosophy», LXVII, 178-183.
1977 «Questioni reali (*Facts of the Matter*)», dans *Saggi filosofici 1970-81*, Armando, Roma, 1982.
- TENNANT, N.
1987 «Holism, Molecularity and Truth», dans B. Taylor (éditeur), *Michael Dummett. Contribution to Philosophy*, Nijhoff-Dordrecht.